

OASIS TIMIMOUN

TEXTE : ÉLODIE BAUBIGN-BROYE ■ PHOTOGRAPHIES : JEAN-PHILIPPE ARLES

# Timimoun

## L'oasis rouge isolée par les "années noires"

D'Alger à Timimoun : 1 300 km et des poussières... Des étendues de sable qui séparent la capitale, au nord, de l'oasis rouge, au sud, qui émerge des dunes aplaties par l'altitude de l'unique liaison aérienne hebdomadaire entre les deux points. Dans le désert du Grand Erg occidental, la ville de Timimoun, surnommée l'"oasis rouge" pour la couleur de la terre qui couvre les murs, survit malgré son immobilisme contraint par une dizaine d'"années noires" qui l'ont progressivement plongée dans une séduisante et tragique léthargie.

Une silhouette dans une rue  
ocre de Timimoun.  
L'aspect labyrinthique,  
la lumière fibreuse et adoucie  
des ruelles donnent aux  
contours du réel une  
impression mythologique.



OASIS TIMIMOUH

Peu à peu, le  
sable gagne  
du terrain  
sur les  
villages

La dune de Fats domine  
d'une part le centre du  
village, de l'autre le vaste  
étendue de désert de la  
région du Ghouat. Fragiles  
et insoumises, les dunes de la  
région de Timimouh  
configurent le paysage, mais  
contraignent souvent les  
hommes à leurs déplacements.  
Ainsi, elles évoluent souvent  
en se répandant sur les  
routes et les villages.

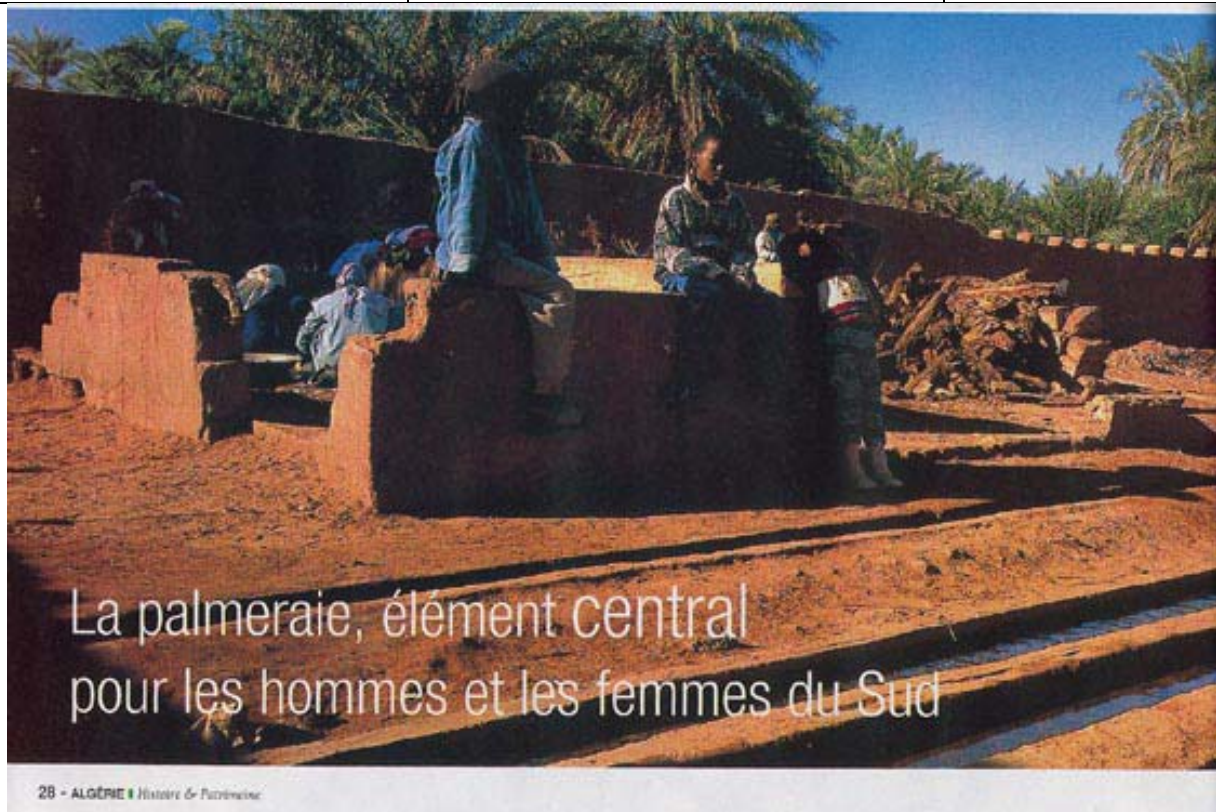
Plus le  
marabout est  
saint, plus la  
fête est  
importante

Un marabout (mausolée) se dresse au coin d'une rue de Timimoun. On en dénombre 112 dans l'ensemble de la région du Ghouira. Chaque marabout (saint) donne lieu à une fête annuelle appelée zinat, une occasion attendue par les habitants pour se retrouver et chanter l'Anehl toute une nuit durant. Suivant le degré de sainteté du marabout, le chant et donc la fête sont plus ou moins longs. Actuellement, hommes et femmes chantaient ensemble. Aujourd'hui, ils sont séparés.

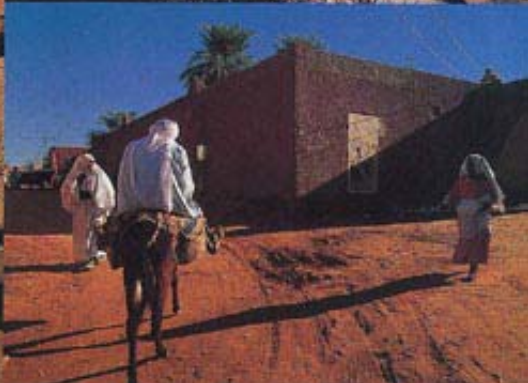
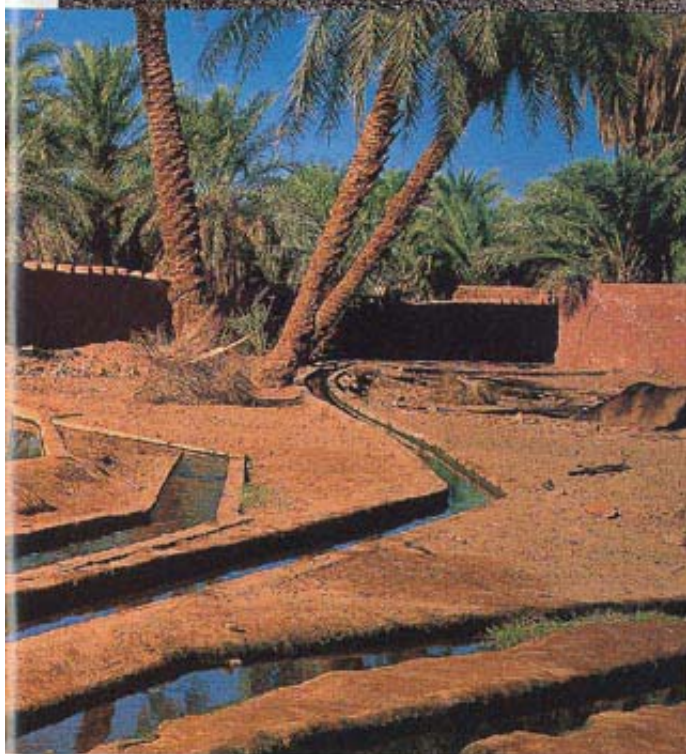
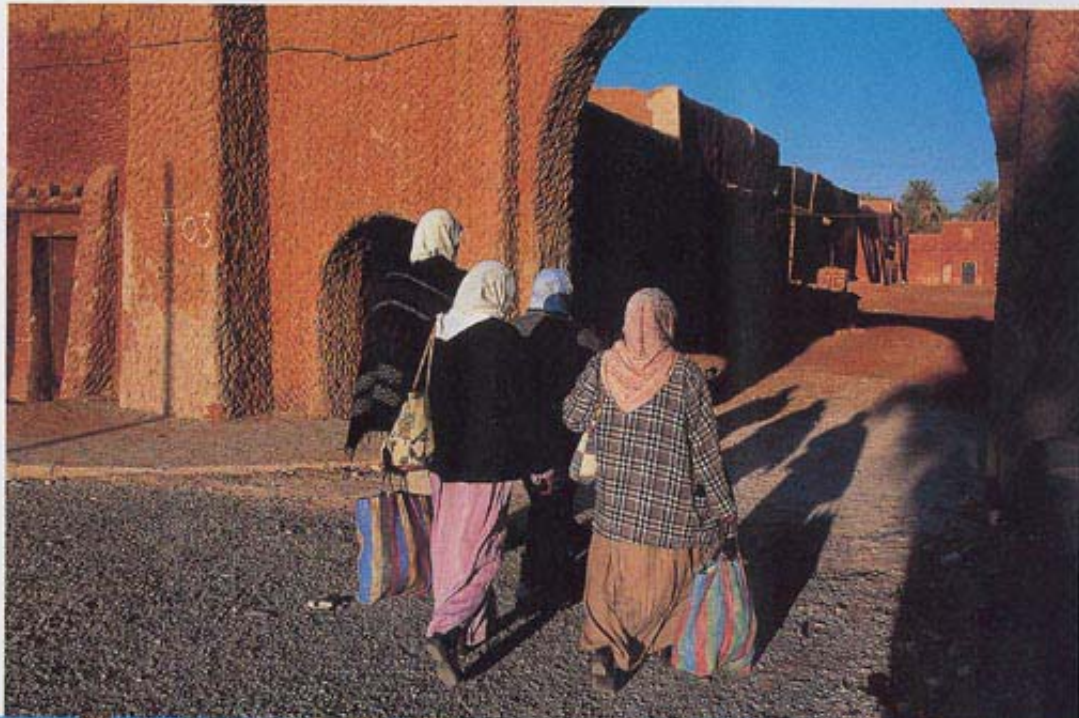
Un monde s'efface progressivement pour laisser place à un autre : voilà comment on aborde Timimoun, oasis d'environ 25 000 habitants, comme le navire une île après des jours de navigation. De longues minutes d'un survol de paysages uniformes où l'on suppose le silence en constatant le vide, et la descente vers Timimoun est annoncée par la découverte, depuis le hublot, de taches sombres qui s'avéreront être les palmeraies satellites des alentours de l'oasis la plus peuplée du Grand Erg occidental. Les composantes de cet échiquier austère réinventent à chaque instant une partie que les hommes se livrent avec le sable des dunes qui grignotent le territoire du Gourara et ses dix communes. Depuis des siècles, ils ont appris tantôt à le contenir, tantôt à renoncer en déplaçant leurs habitations quand la dune l'emporte sur leurs efforts et que le sable engloutit progressivement leur vie. C'est ainsi que la sagesse vient à ceux qui luttent contre l'inexorable avancée du sable. Ils déplacent alors leurs maisons et les reconstruisent quelques mètres plus loin. Au bord d'une piste, Beni Aïssi est un village à l'écart

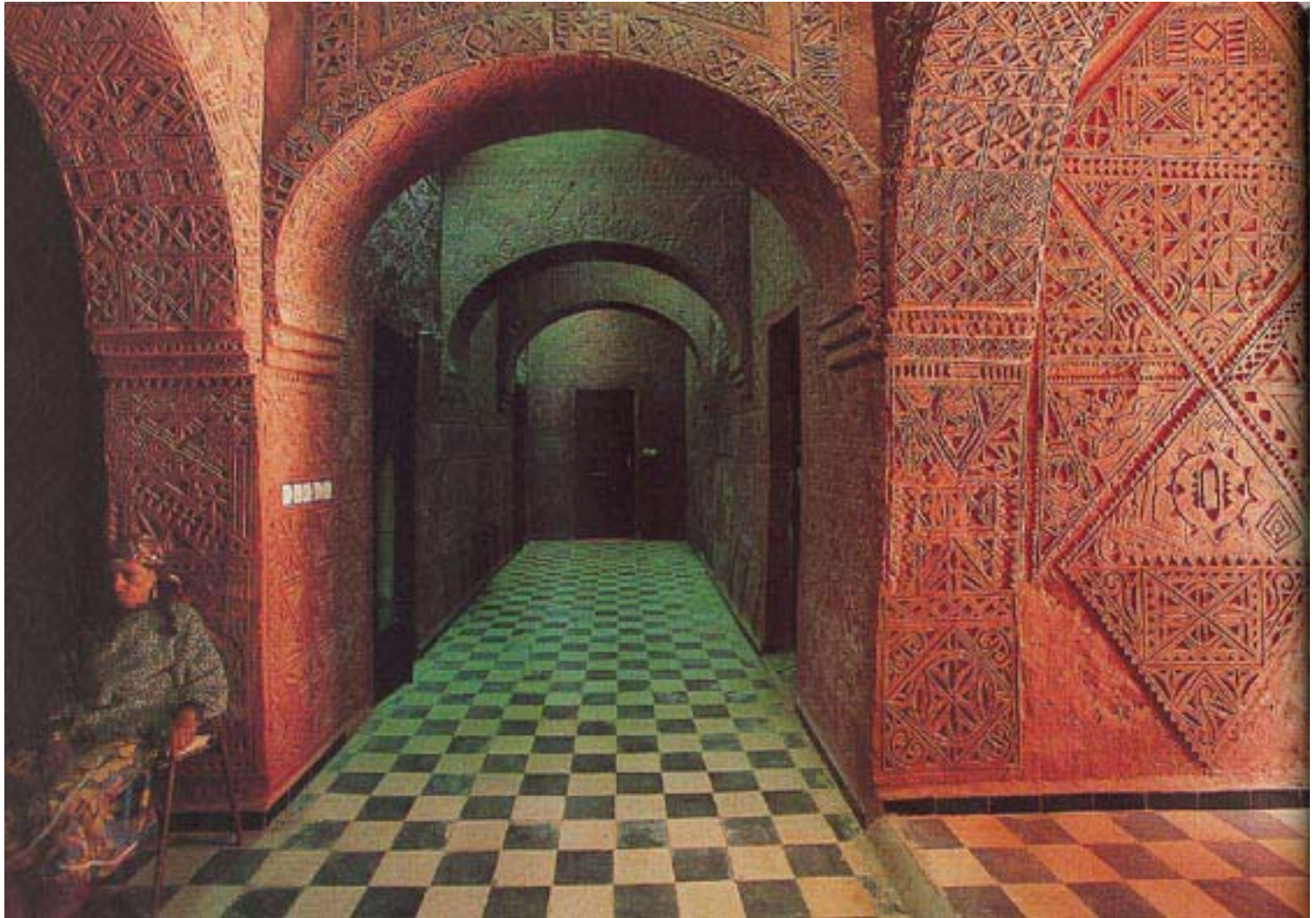
de la route goudronnée, qui semble plus longue que les sept kilomètres effectifs qui la séparent de Timimoun. Là, une dizaine d'ouvriers sont perchés au sommet de la dune. Ils érigent une palissade en feuilles de palmier qui court sur des kilomètres, moyen éprouvé pour empêcher que la route ne soit envahie par l'étalement de la dune. Une logistique patiente et manuelle où les doigts tressent des tiges d'ajoncs que d'autres collectent au même moment sur les flancs doux et mouvants pour maintenir les palmes. Affublée de sa crête hérissée, la dune est domptée pour un temps. Car empêcher le sable de gagner du terrain assure la liaison routière vitale, même si l'asphalte ne facilite pas encore unanimement le transport. Meheli vit au village avec sa famille. Âgé de 25 ans, il s'est marié l'an dernier et, pour faire vivre les siens, se rend chaque semaine à Timimoun pour vendre la récolte de son potager : bouquets de menthe, carottes, orge... Avec d'autres habitants de Beni Aïssi, ils "loueront une Toyota à plusieurs, parce que ça coûte moins cher", et commerceront ensemble. Car ici nombre d'activités pratiquées avec l'extérieur restent une affaire d'hommes.

*À droite*, L'entrée dans le vieux ksar se fait par l'une des nombreuses portes qui ceignent Timimoun. La plus célèbre est la porte du Soudan, construite à l'époque coloniale, orientée vers le sud, mais toutes confèrent à la ville son caractère noir africain.  
*Ci-dessous*, le lavoir : un rendez-vous matinal pour les femmes du vieux ksar, dont toutes les maisons ne disposent pas de l'eau courante. De ce lieu partent les rigoles qui alimentent la palmeraie toute proche dont on aperçoit les palmes.  
*À droite*, on reconstruit les murs des jardins de la palmeraie en briques de terre crue.



La palmeraie, élément central pour les hommes et les femmes du Sud





## Une plaine où voguaient de nombreux bateaux

Les femmes et les jeunes enfants, du moins ceux qui ne sont pas scolarisés, accomplissent les tâches domestiques. La mère et la grand-mère de Meheli se tiennent dans la cour de leur maison, à l'abri des regards derrière des clôtures de palmes séchées. Le garçon accepte néanmoins que nous approchions pour les voir moudre les grains d'orge entre des meules de pierre. À quelques pas de là, sous les ramages ondulants de la palmeraie, leur potager bien ordonné bénéficie d'une irrigation continue.

Plus loin, une femme intimidée par notre présence tisse sur un grand métier un tapis pour sa maison. L'entraide au sein de la communauté est le pilier fondamental du quotidien, encore quasi autarcique, du Sud algérien. La vie des oasis regroupées dans un rayon de cinquante kilomètres autour de Timimoun passe ainsi, au rythme de ce sablier géant. Pour les Occidentaux, les repères spatio-temporels sont définitivement brouillés. Aucun signe ne peut être décrypté sans laisser au temps le temps de faire à nos regards, à nos réflexes, un cheminement dicté par la seule patience imposée à tous. Depuis la route principale, l'organisation même des villages est im perceptible.

De longs murs ceignent chaque espace privé. Dans un jeu de mise en abîme à ciel ouvert, la maison d'habitation est une infime partie de cet ensemble, où cours et jardins occupent le temps et l'espace du village. Souvent un peu à l'écart du noyau principal, les palmeraies prospèrent avec fierté grâce à l'ingéniosité des hommes. Car ici la culture de la terre est la seule victoire qui leur est concédée sur l'avancée du désert.

### Des anneaux d'amarrage

Timimoun, la ville, la grande "oasis rouge" aux murs couleur de sanguine, est bâtie sur les hauteurs du plateau du Tademaït et domine la sebkha, ce lac asséché, berceau ancien d'une eau évaporée remplacée par les mirages qui prennent leur source ailleurs, dans les légendes orales et les rêves éveillés. On raconte qu "il y a très longtemps, l'eati courait dans cette plaine où voguaient des bateaux". À Ighzer, à vingt kilomètres à l'est de Timimoun, un port les accueillait, et dans les falaises en arc de cercle demeurerait aujourd'hui encore les anneaux d'amarrage. Le conditionnel, souvent de mise, mêle au réel cette part de

*Ci-dessus*, l'entrée et le couloir de l'Oasis rouge. Cet édifice situé au milieu de l'avenue du 1er Novembre 1954, est un symbole dont les plans initiaux montrent une forme de croix indiquant les points cardinaux.

Construit par les habitants pour des besoins d'intendance militaire, le bâtiment en terre de pisé ocre devint ensuite propriété de la chaîne Transatlantique.

*À droite*, la palmeraie et ses jardins où les pousses d'orge d'un vert tendre permettent aux habitants de cuisiner le "couscous vert", plat traditionnel où l'orge remplace la semoule de blé.



### Les Athlètes des sables

poésie à la lisière du conte, de la magie et parfois de la superstition à laquelle il faut s'abandonner pour transgresser nos principes et rejoindre ceux plus flexibles de nos hôtes. Pourquoi ne pas se prendre à rêver d'une mer en plein désert, de bateaux aux cales pleines de richesses orientales ?

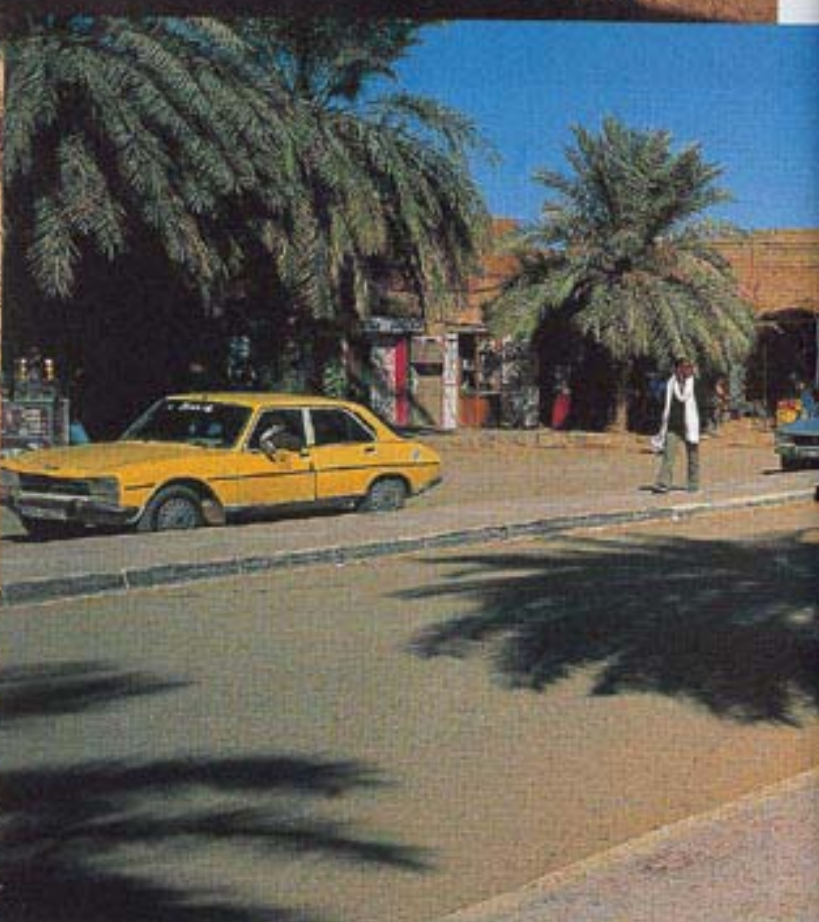
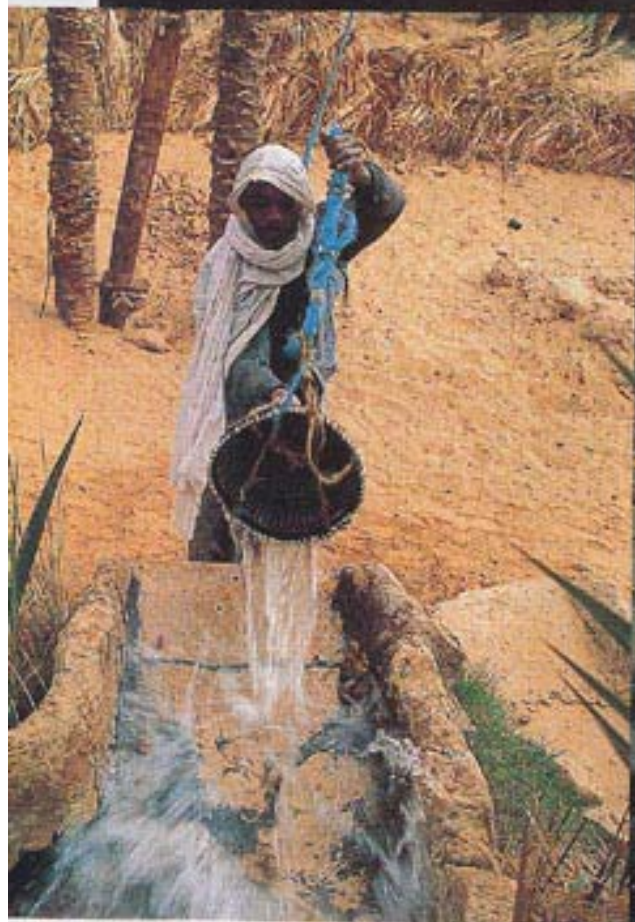
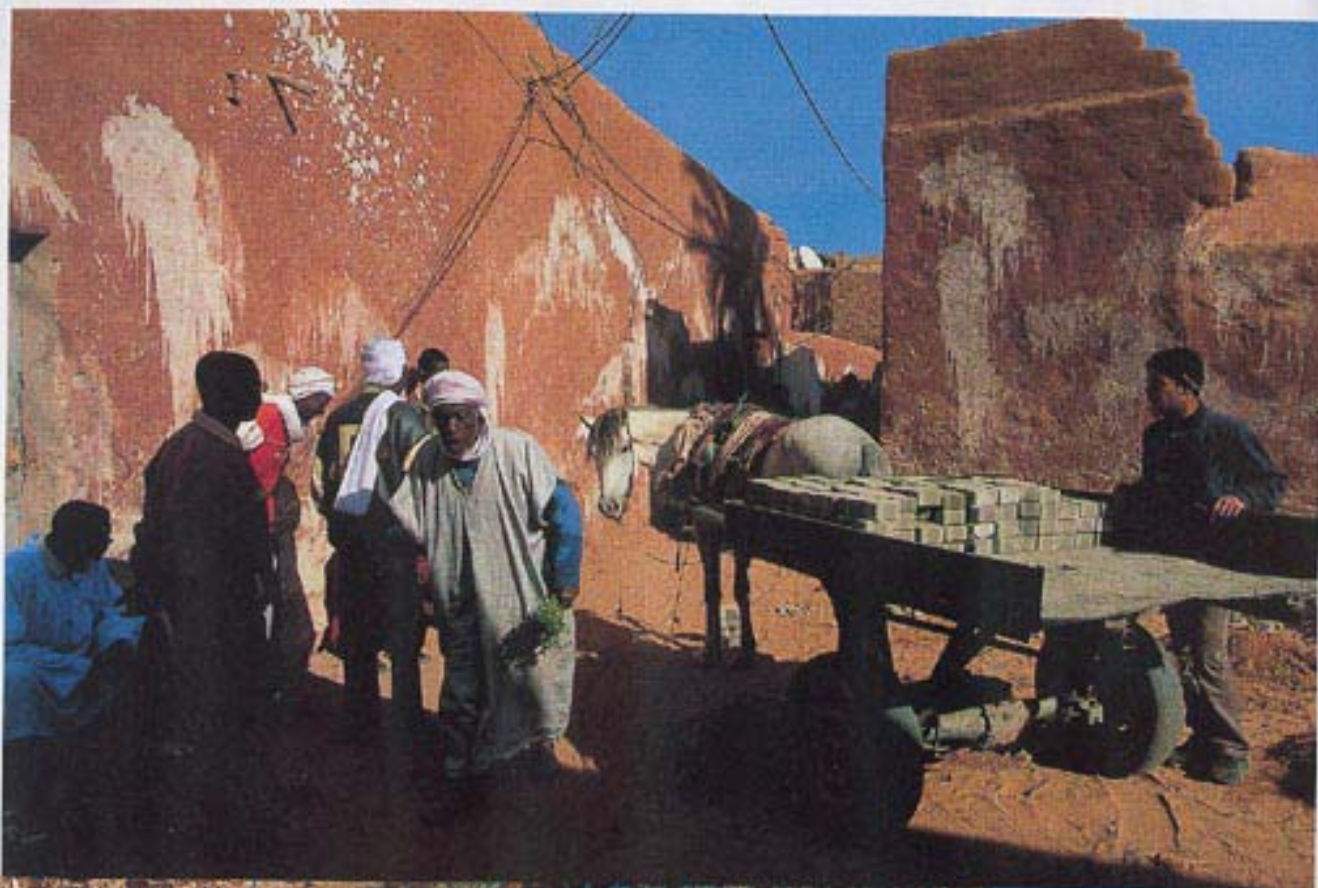
C'est un peu la voie choisie par le peintre Mokrane Bouzid, un jeune Algérois épris de Timimoun qui, depuis sa terrasse, désigne par la "baie" qui s'étend en contrebas cette étendue aride et blanchâtre où affleurent des cristaux de sel. Mais l'eau n'est pas arrivée en une seule nuit providentielle, ni les richesses par l'entremise d'hypothétiques navires.

Ce sont les bras des esclaves du Soudan (actuellement le Mali et le Niger) qui ont offert à Timimoun les précieuses "foggaras" et leur ramification complexe qui dessine le réseau de l'incroyable système d'irrigation qui semble être, aujourd'hui encore, la seule vraie richesse de la ville. Une promenade dans la palmeraie de Timimoun nous initie partiellement à cette savante arithmétique qui conditionne la beauté du site et le bien-être de ses habitants. Il est donc important de comprendre qu'une oasis n'a rien de spontané. Elle est "le fruit de techniques savantes et de l'utilisation harmonieuse des ressources", comme l'indique un

Ali 20 ans et Hafida, 17 ans, sont tendus et excités. Ces deux enfants de Timimoun sont au nombre des 20 concurrents de la wilaya (préfecture) qui participeront au marathon des Dunes, 4ème du nom. Ali fait des études et se passionne pour l'athlétisme.



"Dans les rencontres nationales, j'ai fini 7ème ou 8ème au classement final." Sous l'œil bienveillant du responsable du conseil communal des sports, les deux adolescents s'entraînent dans les dunes du Grand Erg occidental qu'ils connaissent si bien, ce qui leur donne un avantage certain sur les autres concurrents. Hafida est l'une des quatre filles de la wilaya à courir. Pour porter haut les couleurs de sa ville et aussi dans l'espoir d'une carrière internationale. Le front dégagé, les cheveux serrés dans un bandana, elle doit son engagement à une famille de sportifs. "Mes frères sont boxeurs. Chez moi le sport c'est l'affaire de tous." L'an dernier, pour ce même marathon des Dunes, Hafida est arrivée en 41 place. Peut-être plus encore que son congénère masculin, son visage serein exprime une immense détermination, celle qu'il lui faudra sans doute pour imposer sa foulée dans une société plus volontiers disposée à parier sur les hommes.

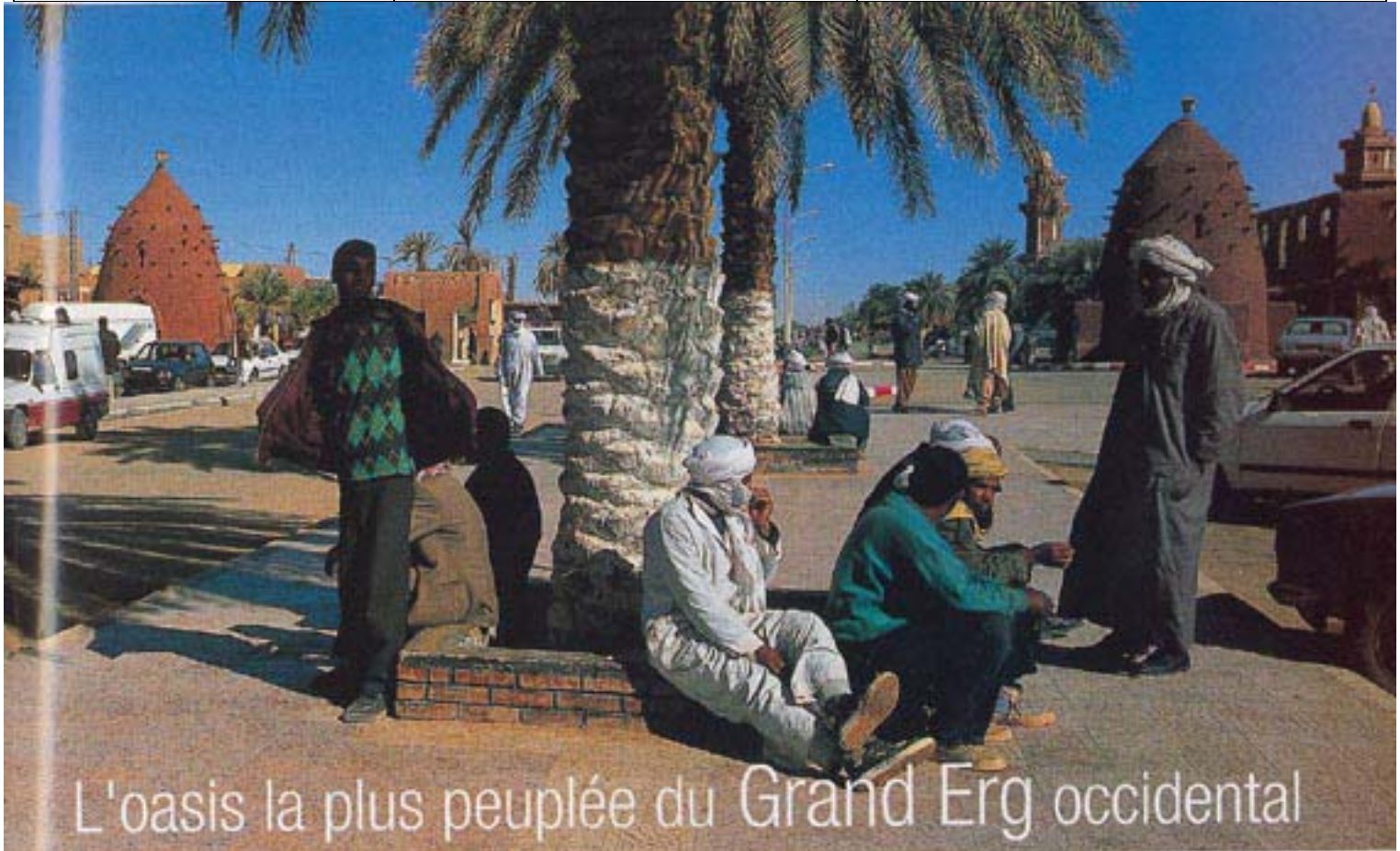




*Ci-contre*, tous les matins, Timimoun s'anime. Dans cette scène de rue, des briques en parpaing sont tractées par un mulet jusque dans le vieux ksar. Là on recouvre progressivement les rues d'ordinaire en sable de ce revêtement "moderne" pour faciliter les déplacements. *Ci-dessous*, Mehelii puise l'eau de son jardin dans son puits à balancier. Mais peu à peu ce geste ancestral est remplacé par un système électrique qui facilite la tâche des propriétaires. La grande avenue du 1<sup>er</sup>-Novembre 1954 à Timimoun. Stratégique, elle coupe la ville en deux : à gauche le vieux ksar, à droite la nouvelle ville.

ouvrage scientifique au nom manquant cédé par un Timimounais rencontré lors du voyage : "L'eau est captée dans les microcavités des formations rocheuses ou bien à partir de condensation sur les amas de sable et conduite par un immense réseau de tunnels souterrains vers la citadelle qui en contrôle les débouchés", explique l'ouvrage. "Comme dans un système artériel, la production globale est subdivisée selon un système capillaire jusqu'aux parcelles cultivées les plus petites." À la surface, de joyeuses rigoles d'eau vive et claire cheminent sur les trois kilomètres que couvre la palmeraie qui bruisse en permanence de cet écoulement. La palmeraie, avec sa fraîcheur, les potagers qu'elle abrite, est un personnage central dans l'histoire des hommes et des femmes du Sud. "Le palmier, c'est notre mère", proclame Mustapha. "Il nous donne à manger avec ses dattes, une protection puisque son tronc et ses palmes nous aident à bâtir nos maisons." L'ouvrage au nom manquant explique "le système enchevêtré des canaux qui parcourent les jardins de l'oasis et contribuent à maintenir, sous la protection des feuillages des palmiers, un microclimat humide".

L'été, on vient y goûter cette continuelle fraîcheur, aussi inépuisable que l'image symbolique renvoyée par ce lieu. La nuit froide de l'hiver plonge tôt la ville dans un silence absolu. Mais, dès le lever du jour, Timimoun s'anime au rythme du grand sablier. L'activité se propage depuis les rues labyrinthiques du vieux ksar, l'ancien centre ceint de murailles, et rejoint la palmeraie qui le prolonge directement. Les deux lieux sont étroitement connectés, au sens géographique du terme et dans leur fonction même. L'un dépend de l'autre puisque chaque famille d'ici possède un jardin dans la palmeraie. Comme le système d'irrigation, l'architecture complexe de la ville répond aux exigences du climat et de la vie communautaire très empreinte de religion. Par son réseau de ruelles étroites souvent couvertes, parfois en cul-de-sac, le vieux ksar peut sembler dissuasif au promeneur. C'est l'effet escompté par cette planification labyrinthique, dont l'élément central reste la maison, qu'il faut protéger des intrusions potentielles. Car elle est réservée à la vie domestique, aux femmes en particulier et à la conservation des richesses. La rue et la palmeraie sont les seuls espaces réservés aux



L'oasis la plus peuplée du Grand Erg occidental



### Le Sud algérien est souvent oublié par l'État

promeneurs. Ce sont leurs rituels placides et leurs spectacles que nous retiendrons. Des voix s'élèvent, des ânes passent, braient, des fumées montent d'entre la cime des palmiers immobiles. Des silhouettes se faufilent qui quittent la maison pour se rendre "au jardin", que l'on chérit comme un enfant. De la place de chacun dans la société, de l'ancienneté de sa lignée dépendra la taille du lopin concédé par la communauté. Dans les premiers rayons du soleil d'une nouvelle journée, on donne un tour de clé à sa porte pour longer les hauts murs d'argile et aller à la rencontre de ses plantations d'un vert incandescent. Les enfants s'envolent de leur côté, se dispersent par petits groupes pour se rendre dans l'un des cinq collèges ou écoles primaires que dénombre la ville. "Les enfants de Timimoun sont tous scolarisés", précise la brochure touristique. Les plus grands prennent le chemin d'un lycée technique ou d'un centre comme celui qui prépare à l'agriculture en "zones sahariennes". Le maire de Timimoun, Mohammed Diffallah, insiste sur "les programmes nationaux mis en place par l'État pour aider les jeunes issus d'écoles d'agriculture. Il leur accorde du terrain et des crédits

pour favoriser la culture du palmier." Et d'ajouter : "Là où il y a le palmier, les gens ne meurent pas de faim." Une agriculture certes favorisée par l'État, mais dont l'échelle confidentielle relève bien plus de l'autarcie, sans qu'aucune exportation, même nationale, ne soit envisagée. Au marché situé sur la kobba de Sidi el-Hocine, l'avenue principale, le commerce des produits frais se pratique cependant toute la journée. Quelques agriculteurs étalent leurs sacs de dattes, qui, même sèches et dures, sont appréciées. D'autres vendent des bottes de carottes, de la coriandre, des navets, selon la saison. Lentement, on tente de reprendre confiance, car l'isolement géographique n'est guère atténué par les moyens de communication, notamment depuis que Khalifa Airways a disparu du paysage aéronautique national : il n'y a plus qu'une seule liaison aérienne par semaine entre Alger et Timimoun. Dans ce contexte, comment imaginer que Timimoun puisse sortir de son isolement ?

Les gens de Timimoun hésitent, partagés entre l'espoir d'un nouvel essor pour leur cité boudée par le tourisme depuis une dizaine d'années et le désir de

*Ci-dessus*, les ruines du ksar d'Ighzer, l'un des 57 ksour qui entourent Timimoun.

À une vingtaine de kilomètres de la ville, ce village surplombé par des falaises ocre aurait été un port au temps où l'eau abondait à la place de la sebkha, l'actuel lac asséché.

*Page de droite*, une rue de Timimoun et ses murs souvent marqués de projections blanches. Elles sont répandues lors des ziarats, fêtes en l'honneur des marabouts. On dit aussi qu'elles ornent les murs des familles qui ont bien servi un marabout.

## LE PEINTRE D'ALGER LA BLANCHE ÉPRIS DE TIMIMOUN LA ROUGE

conserver leur tradition. Pour Abdelmoula, qui dirige l'Office national du tourisme de la ville, "il ne faut pas trop s'ouvrir pour ne pas perdre les traditions". Mais derrière cette formulation un peu laconique point le fatalisme qui s'est peu à peu immiscé dans les esprits. Car, de fait, le Sud algérien est souvent oublié par l'État, qui lui préfère des zones économiquement plus attractives. En 2002, alors qu'était proclamée l'Année internationale de l'écotourisme, un rapport final auquel le ministre du Tourisme et de l'Artisanat algérien, Lakhdar Dorbani, était associé, révélait les préoccupations. Ici comme ailleurs on pointe la "fragilité de l'écosystème des zones désertiques, la nécessaire implication des populations locales dans les projets" et, bien sûr, le souci d'un "développement durable". Plus d'un an après ce séminaire, l'avancement des projets est à peine perceptible. Dans les environs de Timimoun, comme dans le village de Fatis, on "promeut l'artisanat". Un centre a été créé à cet effet pour permettre aux tisserands, nombreux dans ce secteur, de vendre leur production. Mais l'absence manifeste de touristes ne facilite pas les affaires. Pourtant, à Timimoun, "on est en train de construire un centre artisanal".

### Des maisons d'hôtes comme en France

Car l'autre objectif du maire Mohammed Diffallah est de "pousser les gens à créer, à produire". Pourquoi ? "Car, au fur et à mesure que le temps avance, on perd notre artisanat, notre folklore." Les choses se mettent en place, mais avec lenteur et une once de réticence. Pourtant, le maire parle d'accueil des étrangers chez l'habitant" et du besoin de "tenir à l'écart un tourisme agressif". Pas de grands complexes hôteliers, mais "des maisons d'hôtes comme vous en avez en France". À l'heure actuelle, seul l'hôtel Gourara, éclatante réalisation de l'architecte Pouillon, inauguré en 1971, est passablement digne de recevoir une clientèle étrangère.

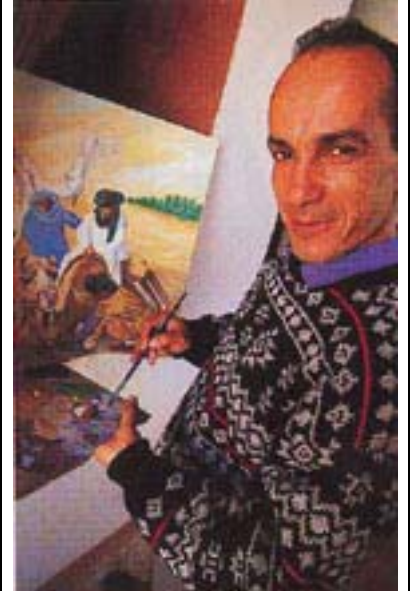
Mustapha, le directeur auprès duquel on s'étonne de l'absence de certaines commodités, soupire : "Aucun travail n'a été fait depuis des années. Il y a peu de temps, Rafik Khalifa en personne voulait racheter l'hôtel et prévoyait un Paris-Timimoun direct." Mais voilà, le groupe Khalifa n'est plus en lice et les espoirs, réels ou imaginaires, dont il était porteur se sont envolés avec lui. Timimoun s'accroche à ses valeurs sûres : une architecture néosoudanaise toujours entretenue et valorisée, une palmeraie florissante et un temps qui s'écoule en douceur au son des chants sacrés de l'ahellil, obsédants et hypnotisants, comme les dunes et le désert.

Mokrane Bouzid est algérois. Loin de la blanche capitale, il a opté pour le silence et la concentration du Sud, propices à la peinture. Depuis la maison prêtée par un ami dans un quartier zénète de Timimoun, il tranche avec l'austérité ambiante de cette branche de l'islam, très religieuse mais tolérante.

Il parle beaucoup et communique facilement sa gaieté :

*"Je parle souvent avec ma voisine. Je l'ai encouragée pour qu'elle permette à sa fille de poursuivre ses études à l'université d'Adrar. C'était dur pour elle de laisser partir sa fille ; mais elle m'a écouté."*

Progressiste et humaniste, il avoue avoir "suffisamment voyagé partout dans le monde : Asie, Europe, Afrique. J'ai passé trois ans entre l'Inde, le Népal et l'Afghanistan."



*Et puis, un jour, je suis arrivé à Timimoun,*

*Dans les premiers temps, j'ai été guide. Cela m'a permis de parcourir toute la région à pied, de rencontrer des gens, de me faire des amis dans les oasis.* "Très inspiré par les grandes et fréquentes ziarats, fêtes célébrées dans la ville et ses environs, il représente les barouds, les soirées où l'Ahellil, le chant sacré, envoute toute la ville jusqu'à l'aube, "Dans la région du Gourara, on compte 112 marabouts", des saints auxquels on rend hommage en organisant des fêtes, l'un des rares moments de liesse et de convivialité. L'architecture de la ville aussi inspire Mokrane, qui représente les ruelles du vieux ksar et les portes néosoudanaises. D'ailleurs, il vient d'entreprendre la construction de sa propre maison pour, inlassablement, pouvoir contempler l'horizon paisible, sa "baie" de sable, loin d'Alger.

